

des îles proches, ou encore qu'il faille reconnaître Alcibiade sous les traits de Pheidippos dans les *Nuées* d'Aristophane. Le spécialiste aura à déterminer celles qui pourraient être retenues ; à l'amateur, elles apparaîtront comme autant de pistes vraisemblables d'une énigme policière où l'enquêteur cherche à retracer, en fonction des différents indices laissés, l'emploi du temps de la victime. – Chr. FLAMENT.

Yann LE BOHEC, *Histoire de la Rome antique* (Que sais-je ?, 3955), Paris, Presses Universitaires de France, 2012, 11,5 x 17,5, 128 p., br. EUR 9,20, ISBN 978-2-13-059106-1.

Dans le canon des cent vingt-huit pages de la collection, l'essentiel du miracle (p. 3) de l'histoire de Rome est présenté. I. Les origines : pourquoi la Ville en ce lieu ? II. La République, en moins de vingt pages : la sécurité et la paix motivent la conquête, qui devient une spirale, car le Romain n'arrête la guerre qu'à la victoire, n'obéit pas mais commande, assimile l'ennemi à terre et est devenu âpre au gain ; c'est le complexe du gendarme (p. 18) à l'échelle méditerranéenne. Le régime est aristocratique : la *nobilitas* tient tout, issue des élites patricienne et plébéienne. L'A. n'oublie rien : économie (nos catégories ne lui conviennent pas), hiérarchie sociale (fondée sur des critères juridiques et économiques), culture (grâce aux Grecs), religion (connaître les dieux par les mythes, les amadouer par des rites). La crise du 1^{er} siècle est la lutte entre les *populares*, soucieux d'améliorer la vie du peuple, et les *optimates*, opposés à toute redistribution (loi agraire) ; de telles divergences, démultipliées par les ambitions personnelles, conduisirent à la violence inouïe des guerres civiles. « Le personnage peut ne pas être sympathique, mais il a porté la langue latine à sa perfection » (p. 23). La formule appliquée à Cicéron peut, adaptée à la politique, s'appliquer à Auguste. Le Haut-Empire tient en une soixantaine de pages. Le chapitre III dresse le portrait des principaux empereurs, avec le sens des formules et de l'oxymore. Claude : « ce personnage ridicule [...] réalisa une œuvre importante » (p. 34). Trajan : « surtout un habile politique qui sut se faire passer pour un grand stratège [...] il fit construire un forum dominé par la colonne qui raconte ses modestes exploits » (p. 38-39). Les chapitres suivants décrivent les structures militaires et administratives qui firent un Empire solide : monuments, institutions (e.a. le Sénat compte encore, même si l'empereur a tous les pouvoirs), droit (le procès de Jésus suivit une procédure conforme au droit romain), armée (« d'une terrible efficacité », p. 64, selon son spécialiste), municipalisation. Les colonies mériteraient un petit développement, de même que les *villae* (mentionnées pour le Bas-Empire). Dernier ensemble de chapitres (VIII-IX) : « Du III^e siècle au Bas-Empire ». L'A. maintient le terme de Bas-Empire, tout en expliquant que la crise du III^e siècle (« une monarchie absolue tempérée par l'assassinat », p. 98) fit place dès 284 à un redressement. La suite est faite de hauts et de bas, de rivalités au sommet de l'État, de reprise économique au début du IV^e siècle malgré une inflation record provoquée par une monnaie redevenue stable. Après Julien, l'armée devient inefficace. Les Barbares secouent tout, ne s'assimileront pas. Et pourtant, l'administration est réorganisée, les lettres connaissent un essor remarquable. Bouillonnement religieux ... Dès 364, la crise reprend, l'Occident dégringole. — Le bilan est impressionnant ; la longévité de Rome (peut-être sans fin) tient à quatre raisons : une armée supérieure, l'adhésion des peuples vaincus, la ténacité et l'économie (même empirique). L'A. a bien cerné, avec nuances, l'objet de fascination de tous les grands politiques. – B. STENUIT.

Guy BAJOIT, *Le modèle culturel aristocratique de la Rome antique*, Louvain-la-Neuve, Academia - L'Harmattan, 2017, 15,5 x 24, 298 p., ISBN 978-2-8061-0345-1.

Quels sont les objectifs qui poussent un sociologue comme M. Bajoit à consacrer un ouvrage aux derniers siècles de la République Romaine et aux deux premiers siècles de l'Empire Romain ? L'A. l'indique dès les premières pages : « Ce livre constitue le second volet d'une recherche plus vaste, dont le but est d'identifier et d'analyser les

modèles culturels constitutifs de la culture de l'Europe occidentale et de comprendre leurs rapports avec les pratiques économiques, sociales et politiques de ses acteurs » (p. 7). Ainsi, pour M. Bajoit, il existe cinq modèles culturels occidentaux : civique (qui naît dans la Grèce antique et auquel il a déjà consacré un ouvrage), aristocratique, chrétien, progressiste et subjectiviste. La Rome antique incarne le deuxième modèle, l'aristocratique, et, par conséquent, une connaissance des piliers centraux de la culture occidentale passe obligatoirement par son étude. — Ce livre n'est donc pas un livre d'histoire, mais plutôt une analyse des différentes représentations que les divers acteurs romains ont reçues en héritage, construites et modifiées pour faire face aux aléas de leurs existences. Dès lors, sa théorie sociologique se construit sur plusieurs axiomes de base. D'abord, l'idée que les sociétés humaines sont confrontées à des conditions d'existence déterminées par le passé et agissent sur celles-ci de différentes façons pour répondre aux problèmes produits par toute action humaine. Ensuite, que ces réponses peuvent mener soit à une spirale vertueuse qui conduit au développement de la société en permettant qu'elle soit mieux adaptée aux conditions de son existence (mais en les modifiant à la fois, ce qui exige un nouveau changement), soit à un cercle vicieux qui mène une société à s'effondrer. — M. Bajoit précise son approche (p. 13) en écrivant que « pour résoudre les problèmes vitaux que lui posent ses conditions d'existence à un moment donné de son histoire, toute collectivité humaine organise les relations sociales entre ses membres ; la pratique de ces relations fait d'eux des acteurs, qui s'engagent dans des logiques d'action et créent de la culture, ce qui leur permet de reproduire ou de changer leurs conditions d'existence. » — Le critère essentiel pour permettre que la société réussisse dans son adaptation est que la vie tant individuelle que collective ait un sens. « Ceci me permet d'introduire une seconde définition, plus complète, du concept de modèle culturel : c'est un ensemble de principes ultimes de sens, qui indiquent à une collectivité humaine donnée, là où et quand elle vit, comment elle peut mener une vie bonne, c'est-à-dire apporter aux problèmes vitaux de sa vie commune des solutions qui lui permettront de jouir de l'approbation des dieux, de tirer profit de ses ressources naturelles sans les détruire, d'assurer la paix en son sein et avec les autres collectivités et d'assurer à chacun de ses membres la reconnaissance sociale et l'épanouissement personnel. » (p. 15) — L'A. insiste néanmoins aussi sur le fait que toute société est à la fois la lutte entre différents modèles culturels, avec un modèle dominant et d'autres qui résistent à cette prépondérance, ainsi que la concurrence entre différents courants à l'intérieur de chaque modèle pour l'interprétation correcte de celui-ci. Il ne faut pas penser que ces relations seront obligatoirement et toujours conflictuelles (ce serait établir des lois historiques – construire une métathéorie de l'action des hommes –, ce que M. Bajoit refuse), car les rapports entre les êtres humains peuvent prendre des alternatives multiples et variables. — Pourquoi ces quatre siècles de l'histoire romaine sont-ils essentiels pour comprendre le modèle aristocratique ? Parce que c'est la période de transition d'un modèle républicain à un modèle aristocratique, même si depuis le début de la naissance de l'imaginaire social romain l'aristocratie – et surtout l'idéologie aristocratique – y jouait un grand rôle, comme le montre la légende de Romulus autour de la fondation de Rome. — Après une introduction générale où l'approche théorique est présentée, les deux premiers chapitres analysent en détail les différents champs de ce qui constitue la République Romaine (premier chapitre) et puis l'Empire Romain (deuxième chapitre). Cette analyse de chaque champ permet de comprendre les différentes rationalités des acteurs et de saisir comment ils ont essayé de trouver des solutions face aux problèmes auxquels ils ont été confrontés. L'explication est précise et très bien construite. — Par exemple l'éclaircissement des facteurs qui ont mené à la décadence de la République équilibre correctement les différentes raisons de longue durée, les motifs, les forces collectives et le rôle des individus dans cette situation. On peut évidemment discuter sur l'évaluation faite du poids de chacun de ces facteurs, mais cette discussion devra prendre comme l'une de ses fondations le travail ici présenté. — Le troisième chapitre est une analyse de ce que l'on peut définir comme le modèle aristocratique. Comme il est écrit au début de celui-ci : « Le présent chapitre comportera trois points. Je tenterai d'abord d'expliquer le modèle culturel aristocratique (point I) qui définissait la "vie bonne" dans la

Rome antique. J'essaierai ensuite de montrer qu'il existe bien une complémentarité fonctionnelle entre les pratiques des acteurs et les interprétations qu'ils ont données, sous la République et sous l'Empire, des principes de sens du modèle culturel aristocratique (point II) ; autrement dit, que ce que les Romains croyaient, disaient, pensaient, était fonctionnel par rapport à ce qu'ils faisaient, parce que cela leur servait à justifier leurs actions, et notamment les formes de domination sociale qu'elles impliquaient. Enfin, je tenterai d'évaluer dans quelle mesure, par leurs logiques d'action et leur créativité culturelle, ils ont pu exercer, plus ou moins bien, leur emprise sur leurs conditions d'existence (point III) » (p. 216). De nouveau, l'objectif est accompli, car l'explication de ce qui constitue ce modèle culturel est claire, précise et complète. — Si, globalement, ce livre est un travail de très haut niveau, on regrettera qu'il abuse de points d'exclamation, en particulier pour faire des parallélismes avec des situations modernes qui paraissent trop forcés et qui n'apportent rien à la lecture. Par exemple, p. 53, on peut lire : « Il en allait de même dans d'autres régions de l'Europe à cette époque : en Grèce, en Gaule, en Germanie, en Belgique, en Bretagne, en Hispanie, etc. L'Europe occidentale a été le théâtre de milliers de guerres pendant des siècles, ce qui rend d'autant plus précieux le relatif succès de la construction européenne ... mais il fallut attendre le traité de Rome de 1957 ! » Il nous paraît que ces signes de ponctuation sont généralement utilisés pour avancer les positions politiques de l'A., sans que l'on puisse comprendre l'intérêt qu'ils ont pour approfondir le travail présenté dans ce livre. — Il y a aussi certaines idées globales qui souffrent de trop de répétitions : la divinisation des empereurs est l'exemple le plus clair, car elle apparaît plusieurs fois dans le texte, sans qu'il y ait un apport d'informations nouvelles ou que soit présenté un nouveau détail de l'analyse. — On déplorera enfin que le christianisme, religion qui naît dans l'Empire Romain, ne soit pas abordé de manière plus approfondie. Sans doute le troisième livre de cette recherche travaillera-t-il ce modèle, auquel cas, nous semblerait-il, ce choix aurait gagné à faire l'objet au moins d'une note en expliquant brièvement les raisons. — Ces critiques ne doivent cependant pas rebuter les lecteurs, car le livre de M. Bajoit est une excellente étude de la société romaine dans toute sa complexité.

M. GONZÁLEZ.

Yann LE BOHEC, *Histoire des guerres romaines. Milieu du VIII^e siècle avant J.-C. - 410 après J.-C. (L'art de la guerre)*, Paris, Tallandier, 2017, 16.5 x 23, 607 p., ill., br. EUR 25.90, ISBN 979-10-210-2300-0.

Dans *La guerre romaine*, paru en 2014, l'A., éminent spécialiste, montrait l'efficacité de l'armée romaine ; il examinait successivement son organisation, la diplomatie et le déclenchement d'une guerre (dans la ligne revendiquée de Clausewitz), la vie de garnison et l'action coloniale, la tactique et la stratégie. Il suit à présent plus de dix siècles de missions et de batailles. L'introduction rappelle quelques réalités, que des historiens douilletts n'aiment pas entendre : mutineries et défaites, rapports contradictoires à la violence (exécution des ordres, instinct de survie, désir de se valoriser, choc entre deux armées). Ensuite, un survol de la période mythique, de 753 à 509, et ce que l'Histoire peut en extraire. La matière est alors divisée en huit périodes, constituées du récit clair et concis des combats les plus importants. Le ton peut être incisif, particulièrement contre le refus d'envisager l'importance du fait militaire. Face à tant d'événements et de sources, des détails peuvent échapper. Ainsi, pour la prise de l'oppidum des Aduatiques (p. 260-1) : cet oppidum, *egregie natura munitum*, précise César (*BG*, II, 29, 1), est sans doute la Citadelle de Namur, mais l'A. l'identifie à la forteresse des Éburons, *Atuatuca* (*BG*, VI, 32, 3), probablement Tongres (Tongeren) ; la topographie seule s'oppose déjà à cette dernière identification. Bienvenues sont les réflexions générales sur chacune des huit périodes. De 509 à 264, Rome pille et domine ses voisins, mais aussi se défend et veut survivre. Résultat : Rome tient le Latium dès 338 et bientôt, en 264, l'Italie (hors Cisalpine). Que de combats acharnés, de progrès proprement militaires ! L'idéologie, elle, souligne le courage, la *Fides*, etc. 264-201 : la 1^{re} guerre punique est de la faute des Romains ; la seconde était inévitable. Inévitable aussi